



HAL
open science

Faut-il craindre l'événement ?

Flora Bastiani

► **To cite this version:**

Flora Bastiani. Faut-il craindre l'événement?. Jérôme de Gramont; Philippe Grossos. Henri Maldiney : un siècle de philosophie, Presses universitaires de Rennes, pp.77-86, 2014. halshs-04272862

HAL Id: halshs-04272862

<https://shs.hal.science/halshs-04272862>

Submitted on 18 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Bastiani, F. (2014). « Faut-il craindre l'événement ? ». Dans P. Grosos et J. de Gramont (dirs.), *Henri Maldiney : un siècle de philosophie*. Presses universitaires de Rennes, p. 77-86.

Plutôt que de m'attacher à la possibilité d'une ouverture à la pathologie contenue dans l'événement, je tenterai dans cette étude de mettre en évidence une communauté humaine de l'expérience de la crise. Ce n'est donc pas de crise psychotique qu'il sera question ici, mais bien de la crise humaine, sans distinction supplémentaire. D'après la lecture que je propose, l'appui de Maldiney sur des observations en milieu psychiatrique n'a pas une autre portée. Je veux dire par là qu'il ne dresse pas seulement des analyses de ce qu'il appelle des « échecs » psychiques, mais il nous invite aussi à nous questionner sur notre propre vécu. En d'autres termes, il ne s'agit pas de se demander comment font-ils (les fous) avec leurs crises ? mais comment faisons-nous nous tous pour survivre aux crises ? La crise, survenue et future, constitue un point qui fédère les humains en tant que soumission à l'imprévisible de leur existence. En sorte que l'on pourrait décrire différentes modalités ouvertes par l'événement, pas seulement la pathologie psychique, qui engendreraient différentes stratégies de survie. Après avoir apporté ces précisions sur mon projet, et comme cependant il s'agira de proposer une réflexion sur la clinique, je me permettrai de poser la question centrale de cet exposé à partir de ma propre observation, et donc, n'étant pas clinicienne, à partir de ma propre expérience. Il y a quelques années, à l'occasion de ce qui est communément appelé un « événement », j'ai assisté au basculement d'une personne proche dans un délire paranoïaque. Ce n'est pas sur ce basculement en propre que je m'interrogerai, mais sur son impact sur les personnes qui y assistaient, comme moi : cet impact s'est présenté comme une angoisse de l'événement. Déménagements, naissances, et tous les changements du plus petit au plus grand sont soudain apparus comme les motifs d'une inquiétude majeure, dont la perspective était

accompagnée de cette lancinante question : et si ça (devenir fou) m'arrivait à moi ? à mon mari ? à mon fils ou à ma fille ?

L'expérience de spectateur faisant l'épreuve de la gravité de l'événement, chacun redoutait le surgissement de l'impossible au détour de la moindre décision. Quelque chose de terrible étant advenu, initié par un événement, il semblait que plus aucune certitude sur l'avenir n'était possible, qu'à chaque instant un événement pouvait surgir et balayer le connu, le construit, le sûr et certain.

Maldiney n'a pas écrit à propos de la situation périphérique que je viens d'évoquer, ni d'une quelconque angoisse anticipée de ce qui pourrait advenir, néanmoins il a largement développé et analysé la crise existentielle, et je tenterai donc de m'appuyer sur sa description de la crise pour apporter un approfondissement à ma question, afin de mieux comprendre ce qu'il y a à craindre ou non, et quelle signification la crainte porte avec elle. Je partirai d'une phrase extraite de l'article « De la transpassibilité » : « Le moi se trouve désétabli de son monde et de lui-même et transporté, autre dans un autre monde¹⁵⁴. »

J'essaierai dans mon article de faire l'analyse de ce que cette phrase recouvre. Cette brève description de la situation de crise ne concerne pas seulement le malade psychotique. Il s'agit en effet de faire état de la situation au croisement que chaque humain qui se trouve confronté à un événement doit subir. L'expérience de la crise paraît mettre en évidence principalement un laps d'indécision, d'indétermination, dans lequel nous ne saurions plus bien ce que nous sommes. Dans ce moment (qui n'est pas un « moment » à proprement parler mais plutôt une suspension du temps) la présente étude tendra à se demander ce qui se passe.

À première vue, on pourrait penser que précisément rien ne se passe, et que ce n'est qu'au sortir de ce sas hors-monde que reparaît le sujet. Alors est-ce que, pendant ce transfert d'un monde à l'autre, le sujet est aboli puis restauré ? À l'inverse certaines lectures de Maldiney font penser que c'est dans l'ouvert que tout a lieu : que c'est là, dans une tension extrême qui est aussi une torsion de la construction subjective, que le sujet est pleinement sujet et qu'il peut enfin quelque chose, c'est-à-dire qu'il devient créateur.

À vrai dire, je ne suis vraiment d'accord avec aucune de ces versions de l'ouvert, et je vais essayer d'en donner les raisons, tout en précisant en quoi penser la crise avec Maldiney oblige à considérer avec précision ce qui fait le sujet, voire ce qui fait sujet : autrement dit la question qui portera mon analyse n'est pas « qui est le sujet » mais « qu'est-ce qui fait sujet ? ». Cette distinction admet à la fois une révélation dans le quod et la conjonction entre le faire et la subjectivation. Selon ma lecture, l'ouvert maldineysien ne livre pas de sens (mais ouvre la possibilité d'un sens). Il ne s'agit pas de la révélation d'un sens constitutif du sujet,

pas même d'une ouverture signifiante. En effet, avant toute chose, Maldiney nous précise qu'il s'agit d'être en relation avec le Rien. Là encore on peut se questionner : s'agit-il d'un Rien originaire ? D'une toile vierge ? Alors en l'absence de toute forme qui nierait le sujet lui-même ? Ou bien le Rien est ce qui rompt tout projet, ce qui dérouté les possibles ? En d'autres termes ne s'agit-il pas de l'altérité incommensurable et inassimilable, de l'extériorité – exotique parce que venue d'un ailleurs absolu – où je suis jeté à partir de l'événement ? La crainte de

¹⁵⁴ « De la transpassibilité », P.H.F., 20073, p. 278.

l'événement consiste justement à redouter que le monde en place soit profondément modifié, que les repères ne s'effacent au profit de l'indéterminé. Craindre de perdre l'intégrité de son monde, de le voir mutilé par l'événement en sorte qu'il n'en reste que des ruines, entraîne un mouvement de repli lui-même intenable : car tant que l'événement n'a pas eu lieu, il n'y a dans ce cas rien d'autre à faire que de l'attendre dans la crainte. Mais, si l'on pouvait se défendre de l'événement, quel monde serait alors sauvé ? Je sous-entends dans cette question que ce monde sauf, n'est peut-être pas celui que l'on se figure dans l'angoisse de le perdre.

Revenons à ce qu'écrit Maldiney de la crise : « Le moi se trouve désétabli de son monde et de lui-même et transporté, autre dans un autre monde. » Au moment de la crise, la conscience se trouve brisée dans sa marche – qui est relation avec le monde – dans la mise en évidence de son impuissance sur ce qui arrive. L'établissement du moi, en tant qu'instance stable et durablement définie par une identité, qui est anéanti par l'événement est-il autre chose que la croyance de la conscience dans son propre fondement ? En effet les analyses de Maldiney renvoient toujours à l'instant qui, d'une certaine manière rompt avec le cours de l'existence, l'endroit où s'ouvre une faille, là où ce qui va advenir est complètement indéterminé, et où le sujet se trouve submergé par la dimension pathique – un pathique si extrême qu'il peut rompre l'accès au pathique lui-même, rendre impossible toute rencontre, dans le basculement vers la folie. Cependant la pointe de l'autre, radicalement déroutante, touche à chaque événement (digne de ce nom) au fondement d'un moi.

Par son approche particulière, Maldiney s'appuie sur une analyse de la présence de l'humain au monde. Or c'est bien la manière de cette présence qui est mise en question par l'état de crise. Ainsi cet état ne relève pas d'une structure psychique particulière mais de la manière qu'a l'homme d'être présent. On pourrait ainsi dire que la crise relève de l'humain, de sa formation personnelle. Dans le sens commun, la présence au monde est souvent comprise comme la manière de supporter une situation, de la prendre en charge, de l'assumer. La présence serait alors la qualité du faire-face. Pourtant c'est la présence en deçà du faire-face que Maldiney évoque. Dans l'antériorité de toute prise de position, il s'agit du moment inaugural du rapport à l'événement. Ce moment intervient comme une déchirure dans le cours de la vie subjective, avant même que le sujet sache s'il peut le supporter ou non. La phrase citée plus haut, décrivant le rapport à l'événement, implique plusieurs aspects éclairants quant à ce que Maldiney nomme la crise. Le premier aspect consiste à considérer une crise de la relation. Maldiney met en évidence la présence en tant que relation : le moi ne signifie pas par lui-même et l'intrusion de l'événement semble être le révélateur de la singularité de ce moi-ci.

On peut également noter que Maldiney met en lumière l'existence (qui n'est pas une coexistence) de différents mondes : dans la phrase précitée, la distinction entre « son monde » (le monde initial du moi) et « un autre monde » (celui qui est ouvert par l'événement) nous permet de penser que ce n'est donc pas le monde qui fonde un moi, ni le mouvement propre au moi lui-même, mais sa singularité structurelle – c'est-à-dire sa conception, la tournure du geste psychique qui ferait en quelque sorte sa signature.

Le troisième point qui se dégage de cette phrase de Maldiney est un devenir autre du moi : la place de l'altérité ne se comprend pas seulement comme ce qui vient de l'autre, sinon le moi pourrait résister à la perte de son monde, en demeurant identique à lui-même. Mais ce qu'écrit

Maldiney est différent : l'existence du moi se trouve modifiée à travers son rapport à l'événement à tel point qu'il devient lui-même autre.

À partir de ces remarques, on pourrait préciser la situation de la crise existentielle traversée par le sujet face à l'événement. Et par ces précisions sur la crise, nous pourrions revenir à la relation à l'idée de crise comme motif d'angoisse. De même que le rapport avec l'altérité semble au centre de l'approche de Maldiney, non seulement en tant que déclencheur de l'état de crise, mais aussi comme ce retrait, ou cette aspiration, qui fait entrer le sujet en mouvement. Cet instant de la crise pourrait s'envisager comme la mise en suspens du monde, un arrêt du cours d'un monde dans l'endroit de l'ouvert, pourtant c'est bien au contraire le rapport au monde qui continue à être mis en jeu. Voyons sur quelle modalité.

Crise de la relation

Ce qui est suspendu, lorsque « le moi se trouve désétabli », c'est plutôt le pouvoir du moi : il s'agit de quitter « son monde », celui qui est constitué à partir de ses représentations, pour entrer dans un autre monde (ou pourrait-on dire un monde de l'autre). Cela signifie moins un déplacement qu'une modification de la nature des relations avec la logique de ce monde.

En effet le point crucial est de considérer que l'événement n'obéit pas à la logique instituée par le moi. Bien au contraire il la met en péril en se déployant, constituant lui-même l'ouverture d'une altérité impossible à dominer, à mesurer, ou à comprendre. Aussi la relation avec l'autre ainsi entendue tisse la toile de fond de la crise : crise de l'existence mais surtout crise de la présence au monde – crise de la relation authentique à l'altérité. L'événement introduit l'hétérogénéité, ou pour être plus proche du propos de Maldiney, on devrait dire que l'événement fait éclater le monde : le monde unifié par le sujet percevant ne survit pas à l'interruption de l'événement. Il n'est donc pas, à proprement parler, question de l'introduction d'une modalité hétérogène à l'intérieur du monde du moi, mais de l'anéantissement de ce monde déterminé comme étant celui du moi par le choc de l'hétérogène. Dès lors même la conscience devient opaque pour elle-même : l'hétérogénéité devient la modalité de la relation à partir de la relation inaugurale à l'événement, porteur d'une altérité radicale.

Lorsque Maldiney écrit que « le moi se trouve désétabli de son monde et de lui-même et transporté, autre dans un autre monde », l'attention est moins portée sur ce qui se maintient que sur ce qui émerge : la relation. Car il semble que rien ne puisse trouver de permanence : le bouleversement produit par l'altérité, en brisant pour un instant la possibilité du refuge en soi-même, jette le moi à même sa dimension pathique, c'est-à-dire dans la présence qui n'est pas entendue comme présence pour elle-même mais devant l'autre, ou le sujet se découvre sujet – passible de l'émergence d'une incommensurable ouverture. En effet c'est bien la présence qui est mise en cause, et la question ouverte est : dans la différence entre moi et l'autre, qu'est-ce qui pourra émerger ? Cette question met en suspens la possible destination du moi. Dans l'instant de l'événement, le projet ne gouverne plus, mais la structuration ou la texture intime du moi s'apprête à se révéler par la position qu'il adopte.

L'ouverture de l'événement met en suspens le pouvoir même du moi en tant que producteur de représentations. Sa capacité à penser, à envisager les possibilités, ne trouve plus aucune prise sur l'événement, celui-ci se dérochant continuellement.

Cette manière qui est la présence de l'événement se distingue nettement de la présence objectale. C'est bien là ce qui définit l'événement lui-même : ni la nature de ce qu'il porte, ni même son envergure, mais seulement l'incapacité à le dominer dans laquelle il laisse la conscience.

Aussi peut-on penser que le désamorçage de la capacité de domination du moi équivaut à une obligation de passivité. C'est en tout cas ce qui peut être entendu dans les termes utilisés par Maldiney, « le moi se trouve désétabli » : autrement dit le moi perd son statut d'acteur au profit de la mise en exergue de sa passibilité.

Difficile dans ce cas de penser que le moi peut simplement devenir créateur dans l'endroit de l'ouvert : si la passibilité à l'événement est l'initiation d'une création, le moi ne se trouve pas en position de créateur mais plutôt de créature – en d'autres termes il transmet dans son geste la tension issue de la crise relationnelle. En comprenant le pathique comme ce qui institue la présence grâce à la relation à l'autre, Maldiney nous permet de comprendre l'événement comme une mise en suspens de l'activité de saisie du moi, mise en suspens de tous les moyens par lesquels l'intellectualisation peut permettre de placer le monde dans la perspective du possible – ce qui consiste en fait à faire du monde mon propre monde.

En ramenant la présence à la dimension pathique, c'est-à-dire à la sensibilité, Maldiney permet également de comprendre ce qui est entendu dans le terme de transpassibilité. L'humain en tant qu'il est affecté par l'autre, dans une sensibilité qui ne s'inscrit probablement pas dans le cours du monde en tant que construction, mais qui l'oblige à un saut d'un monde à l'autre. Probablement est-ce la dimension pathique que la folie permet de mettre en évidence : la passibilité de notre existence subjective apparaît là dans une forme de sensibilité qui ne peut pas se livrer à l'autre, comme s'il lui était impossible de supporter l'imprévisible. Le réel trop brutal, sa présence trop exorbitante, des failles de la conscience trop profondes, si bien qu'elle ne peut que faire intervenir l'imaginaire pour continuer à exister – pour continuer à se fabriquer une sorte de présence. Ainsi on peut comprendre à quel point la crise ne relève pas d'une dimension autre que relationnelle : la mise en danger de l'existence même qui émerge dans la psychose témoigne d'une rupture de la relation qui déséquilibre jusqu'au point de ce danger existentiel.

Dans le moment de la crise, où ce qui a lieu dans la dimension pathique subjugué toutes les possibilités humaines, l'existence psychique se déploie en secondarisant la subsistance. Si bien que plus la dimension pathique domine, plus l'événement peut menacer l'existence comme la potentielle rupture avec le sens de l'autre. C'est précisément dans cette proximité du réel, émergé dans la crise, que les failles s'illustrent sous le doute exprimé par l'angoisse de l'événement : sont-elles trop profondes pour que je reste un ? Autrement dit : pourrais-je survivre à l'épreuve de l'événement ?

Différents mondes

Cependant l'instant de la crise constitue bien pour chaque humain le basculement de la construction de son monde sous un monde autre, c'est-à-dire la passibilité à l'absolument nouveau qui se présente sous les traits de l'autre – passibilité impliquée par le mode pathique de notre présence au monde. Voici comment je comprends la situation que décrit Maldiney : je vis dans le monde que j'ai bâti à partir de mes représentations, un monde attendu et conçu, lorsqu'un événement surgit. Cet événement est porteur d'une altérité telle qu'elle ne peut pas être assimilée par l'intelligence du sujet. Il y est soumis, il en est passible. Et cette passibilité à l'événement prend le dessus sur le reste. Elle teinte l'entière relation du moi au monde. Car ce qui est mis en évidence par cet événement, c'est le rien : rien n'arrive que je puisse prendre, avec quoi je puisse faire. Je suis dépourvu, désarmé, et en même temps obligé à faire. Le moi se trouve en effet tenu de composer à partir de ce rien : à la fois de se recomposer lui-même dans cette différence, et de recevoir une altérité qui introduit une nouvelle logique dans le monde. Il me semble que c'est dans cette relation au rien que Maldiney envisage la particularité de l'humain. L'humanité de l'humain paraît en effet moins résider dans ses constructions que dans la possibilité de les voir balayées par le rien. Ce rien qui n'existe pas autrement que pour une conscience qui pâtit de l'existence, ce renversement, ce déséquilibre qui menace continuellement, ne peut avoir une place dans l'exister que par la structuration humaine de l'être relationnel.

La division du monde entre mien et autre n'est pas exceptionnelle : mais ce qui est ici évoqué est l'impossibilité de demeurer dans le monde que je me suis constitué, parce que le monde de l'autre l'a en quelque sorte contaminé. En sorte que l'intrusion de l'autre prend le dessus sur la mienneté et sur la propriété. Ainsi le glissement d'un monde à l'autre que le moi subit implique une lutte interne dans laquelle le moi oppose son autonomie, sa souveraineté sur lui-même, à l'aspiration par l'autre. Cette lutte se situe dans le moment même de la crise, lorsque les ruines qui constituent le moi sont mises en lumière en tant que ruines et que la relation à l'événement établit une nouvelle signification de ces ruines.

Alors entre les ruines – résidus d'un héritage – et l'ouverture de l'événement, toute la consistance du moi paraît aspirée par l'autre. De part en part, l'histoire du sujet est tendue par l'autre.

Devenir autre du moi

L'angoisse de l'événement peut ainsi se traduire par une crainte de l'effondrement du construit – du moi lui-même. Cependant une telle crainte sous-entend qu'en perdant le construit, le sujet se perd lui-même. Tandis que les analyses de Maldiney mettent en évidence une origine plus fondamentale du sujet que la construction d'un moi. Il s'agit du mouvement de subjectivation qui autorise toute construction. La crise se révèle comme une mise à l'épreuve de cette intimité originaire, qui risque de faillir dans la relation pathique à l'hétérogène. L'angoisse de l'événement se précise alors comme peur de la révélation de la tension originaire du sujet dans le rapport à l'autre, ou pour le dire autrement la peur de découvrir le décalage entre la construction d'un moi et le fondement originaire du sujet. Dans l'article « Comprendre »,

Maldiney reprend une expression populaire pour décrire les fous : « Il n’y est plus ¹⁵⁵. » Ne plus y être indique bien, non la simple inconstance dans l’expression ou la difficulté d’abord d’un sens, mais plutôt un état d’errance vis-à-vis de soi-même. En disant de quelqu’un « il n’y est plus » ou « il n’est plus là », à quoi renvoient le y et le là ? Pas à autre chose qu’au même, comme si la personne ne tenait plus debout (qu’on retrouve dans l’impression de chute décrite dans les mélancolies cf. « psychose et présence »). Ce qui est mis en question par le malaise n’est donc pas une forme, mais la capacité à être bien là, la faculté à être-au-monde. Et c’est cela la présence. La phase critique impose de se muter. Sans entrer dans la question d’un possible délire, la confrontation à l’ouvert oblige en effet à une transformation. Lorsque l’on dit de quelqu’un « depuis, il n’est plus le même » cela peut à la fois exprimer l’idée d’une préoccupation et d’une admiration. Alors est-ce que ne plus être le même c’est être éloigné de soi-même ou bien se rapprocher de soi-même ? Pour quelle raison la crise implique-t-elle un devenir autre du moi ? La raison qui, d’après moi, se dégage des analyses de Maldiney ne prête pas à confusion : l’événement « met en demeure d’être ou de s’anéantir¹⁵⁶ » écrit-il. La mue forcée par l’événement est nécessaire à la survie. L’événement, en mettant en danger la possibilité d’exister, oblige à un changement. Alors ce changement peut intervenir avec des sphères différentes du psychisme et le délire en fait partie à mon sens.

La crise existentielle consiste, pour n’importe quel sujet, dans la mise en péril de l’unité psychique, mais également dans l’ouverture d’un moment d’indécision quant au devenir de cette éventuelle unité – qui pourrait aussi bien disparaître sous l’impossibilité à exister. Il me semble que la crise existentielle est crise du sens – perte et recherche d’une implication dans l’univocité de la présence humaine. On peut formuler cette question du sens ainsi : comment la rupture brutale du possible, par l’impossible, permettrait-elle au sujet de survivre ? À propos du schizophrène, Maldiney écrit :

« Il s’est trouvé un jour devant une nouvelle expression de lui-même, d’un autre ou des autres qui jusqu’ici constituaient son monde. Tout à coup il a subi l’événement d’une expression inintégrable. Elle venait d’ailleurs, ouvrant un autre monde dont l’acceptation ou l’accueil exigeait sa transformation. Il le sait tellement – sur un mode pathique – qu’il tente de susciter un autre monde où elle ait place, qui n’est ni le monde ancien ni le monde qu’elle ouvre¹⁵⁷. » À la suite de cela, je dirais que survivre, dans le cas du psychotique, consiste à chercher le sens, entreprendre de recoller les morceaux épars du monde d’avant l’événement, pour ne pas passer par l’événement lui-même. Par exemple Cécile Munch, dont Maldiney évoque le cas dans « Psychose et présence¹⁵⁸ » ressasse interminablement ce qui a précédé l’accident de train dans lequel son mari a trouvé la mort. Selon ma compréhension, il s’agit là d’une stratégie (involontaire) de survie évitant l’entrée dans le moment de l’événement. Le retrait hors d’atteinte de l’aperturalité de l’événement se fait au prix de la construction d’un abri étanche à l’autre, et donc par la résistance d’un monde du moi rigidifié. Mais l’installation d’un repli pathologique implique un retranchement de tout mouvement, de tout changement, tel que la tendance qui le porte pourrait rejoindre celle de l’angoisse de l’événement. Même si les moyens

¹⁵⁵ « Comprendre », R.P.E., p. 67.

¹⁵⁶ « De la transpassibilité », P.H.F., p. 278.

¹⁵⁷ Ibid., p. 290-291.

¹⁵⁸ « Psychose et présence », P.H.F., p. 39-42.

mis en oeuvre ne sont pas du tout les mêmes (l'importance du recours à l'imaginaire dans la psychose par exemple), il semble qu'une même tentative de rejet de l'imprévisibilité rassemble ces deux positions sous ce que l'on pourrait appeler un état post-traumatique. En effet ce qui advient de l'autre, sombrant dans une pathologie, peut être considéré comme un point traumatique pour le spectateur lui-même. Car il s'agit là d'assister à l'intervention d'un impossible. Le témoin de l'hétérogénéité profonde qui s'exprime tout à coup à travers le comportement d'autrui, voit l'impossible s'accomplir comme une inadmissible altérité prenant à revers, par la voix d'autrui lui-même, tous les attendus possibles.

Considérant donc le repli post-traumatique à différents degrés, l'enjeu serait de penser une voie de réconciliation avec l'altérité. Dans sa conférence intitulée « l'idée de système », Maldiney remarque : « Le rythme renaît à chaque fois de son propre effondrement. Le rythme est constitué de ses propres états critiques dans lesquels il s'anéantit pour renaître ; et pour renaître car lui-même, le rythme, n'a pas la constance d'une forme, mais celle d'une transformation constitutive.¹⁵⁹ » J'entends là, dans cette évocation du rythme, le revers de ce qui semble le plus visible chez Maldiney, c'est-à-dire la maladie et la tentative de survie qui fondent les pathologies. Et en me questionnant sur ce passage j'ai conçu l'hypothèse que précisément le thème central de Maldiney n'est pas la maladie, mais plutôt les modalités du revivre. Je veux dire par là qu'en partant de la crise et de l'éventualité de l'échec, Maldiney ne prétend pas seulement poser la description de la station du malade. À l'inverse, on pourrait considérer qu'il cherche à décrire la modalité d'une sortie de crise, d'un passage, et donc d'un revivre plutôt que d'un survivre. Ce qui me permet de revenir à mon problème initial concernant la crainte de l'événement. Avec notamment la description du rythme chez Maldiney, la crise n'a plus seulement un sens dépréciatif. Elle n'apparaît pas comme le motif d'une crainte. Mais, nous dit Maldiney, la crise dévoile le rythme. D'une certaine manière l'événement serait l'occasion d'être libéré du carcan d'un moi identifié, persistant dans son identité et fondant le monde en système. Échapper à la forme, par l'occasion inconditionnée de la crise, c'est quitter la « constance d'une forme », et « renaître » en tant que sujet, sans la fixation sous une identité déterminée. Faire peau neuve grâce à l'impossible.

Enfin l'intrusion de l'événement non seulement est essentiellement imprévisible, mais son résultat l'est tout autant. Il n'est pas exclu qu'un événement, par la crise existentielle qu'il ouvre, entraîne le sujet dans une situation d'échec. Mais il n'est pas non plus exclu qu'une *felix culpa* soit possible : l'événement traumatise, mais ce traumatisme peut être l'occasion d'une renaissance, d'une libération et, alors seulement d'une situation de sujet dans un monde en mouvement, inaccessible sans ce vécu de la crise.

Peut-être donc que le sens authentique ne peut s'ouvrir qu'à partir de l'existence sur le fil de l'événement. J'entends par là que l'accès au sens, en tant qu'automouvement de la formation, ne se fait que par la relation à l'autre ; et cet autre – radical, bouleversant la fiction de « mon » monde – ne vient que par l'événement. Maldiney dit encore ceci, dans la très radicale critique de Heidegger qu'il dresse à la fin de la conférence « L'idée de système » : « Ce n'est pas par

¹⁵⁹ « L'idée de système ». Dans F. Félix et Ph. Grosos (dirs.), *Henri Maldiney : phénoménologie et sciences humaines*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2010, p. 67.

les projets que nous pouvons nous rencontrer, mais par ce qui est encore en suspens¹⁶⁰. » Revivre consiste à s'inscrire dans le sens authentique : celui qui a une direction, qui appelle le mouvement, qui admet et permet une mobilité subjective. L'événement ne permet pas une appréhension simple du changement qu'il implique, à la fois mutation du monde et du sujet. En revanche la mue subjective peut se comprendre dans les temps de : traumatisme/période post-traumatique/réintégration du sens.

Revenir c'est trouver un arrangement entre la défaillance révélée par le traumatisme, la faiblesse dont chacun est porteur, et le nouveau monde – le monde de l'autre – dans lequel le sujet n'a pas d'autre choix que de s'inscrire. C'est donc pour finir à un sens ouvert et mis à l'oeuvre par l'événement de l'intrusion de l'altérité dans le monde fondé par le moi, qui paraît être l'issue de la crise et de l'état de survie. Probablement alors peut-on considérer que c'est pour nous tous – psychotiques ou pas – l'éventualité de la survenue d'un sens de l'autre qui peut advenir par la crise. Même si la question « faut-il craindre l'événement ? » est un tour rhétorique – puisqu'on ne se décide pas à craindre ou non quelque chose – Maldiney enseigne à son lecteur que la crise n'a pas pour seule issue le retrait dans une structure pathologique, mais qu'au contraire le rythme ne renaît que des ruptures. Si bien que chaque faille peut encore se retourner en ouverture au sens de l'altérité, c'est-à-dire en rythme.

¹⁶⁰ Ibid., p. 71.